

Café littéraire

à la bibliothèque centre ville
de Grenoble

Catherine Pouyet

Directrice des bibliothèques municipales de Grenoble

et Ervée Chassouant-Marce

Attaché principal, chargée des animations

Grenoble est une ville connue pour son dynamisme culturel qui s'appuie sur la vitalité des institutions et sur un environnement associatif et universitaire particulièrement riche ; dans ce contexte le réseau des bibliothèques municipales s'est toujours efforcé d'être un des acteurs importants de la

vie culturelle le plus souvent en partenariat, en multipliant les actions d'animations, et en les adaptant aux publics de ses 16 équipements répartis sur tout le territoire de la commune.

Une certaine spécialisation s'est instaurée au fil du temps dans les différents équi-

Ce que je goûte dans un récit, ce n'est donc pas directement son contenu ni même sa structure, mais plutôt les éraflures que j'impose à la belle enveloppe : je cours, je saute, je lève la tête, je replonge. Rien à voir avec la profonde déchirure que le texte de jouissance imprime au langage lui-même, et non à la simple temporalité de sa lecture.

D'où deux régimes de lecture : l'une va droit aux articulations de l'anecdote, elle considère l'étendue du texte, ignore les jeux de langage (si je lis du Jules Verne, je vais vite : je perds du discours, et cependant ma lecture n'est fascinée par aucune perte verbale – au sens que ce mot peut avoir en spéléologie) ; l'autre lecture ne passe rien ; elle pèse, colle au texte, elle lit, si l'on peut dire, avec application et emportement, saisit en chaque point du texte l'asyndète qui coupe les langages – et non l'anecdote : ce n'est pas l'extension (logique) qui la captive, l'effeuillement des vérités, mais le feuilleté de la signifiance ; comme au jeu de la main chaude, l'excitation vient, non d'une hâte processive, mais d'une sorte de charivari vertical (la verticalité du langage et de sa destruction) ; c'est au moment où chaque main (différente) saute par-dessus l'autre (et non l'une après l'autre), que le trou se produit et emporte le sujet du jeu – le sujet du texte. Or paradoxalement (tant l'opinion croit qu'il suffit d'aller vite pour ne pas s'ennuyer), cette seconde lecture, appliquée (au sens propre), est celle qui convient au texte moderne, au texte-limite. Lisez lentement, lisez tout, d'un roman de Zola, le livre vous tombera des mains ; lisez vite, par bribes, un texte moderne, ce texte devient opaque, forclos à votre plaisir : vous voulez qu'il arrive quelque chose, et il n'arrive rien ; car ce qui arrive au langage n'arrive pas au discours : ce qui « arrive », ce qui « s'en va », la faille des deux bords, l'interstice de la jouissance, se produit dans le volume des langages, dans l'énonciation, non dans la suite des énoncés : ne pas dévorer, ne pas avaler, mais brouter, tondre avec minutie, retrouver, pour lire ces auteurs d'aujourd'hui, le loisir des anciennes lectures : être des lecteurs aristocratiques.

Plaisir du texte / Roland Barthes. Seuil, 1973, pp. 22-24

pements ; la situation dans la ville, la sociologie du quartier constituent autant de critères et conduisent les bibliothécaires à expérimenter des formules de plus en plus adaptées à leur public.

La bibliothèque centre ville occupe une place privilégiée dans ce réseau par sa localisation, en plein cœur urbain, à l'intersection des deux lignes de tramway dont l'une dessert le campus universitaire. Cet équipement de 1 200 m² réservé au public adolescents et adultes propose 50 000 livres et 9 000 CD, dispose d'une petite salle d'exposition ouvrant sur une vaste salle de presse et malgré son manque de surface et de fonctionnalité, connaît un gros succès auprès du public comme en témoignent ses résultats de 1994 - 9 000 emprunteurs, 302 739 prêts et une forte fréquentation quotidienne d'étudiants et de lycéens.

Cette bibliothèque a toujours organisé des rencontres, des débats, des conférences, sur la littérature contemporaine et les problèmes de société, le plus souvent en collaboration avec des libraires. Deux à trois fois par mois la salle de presse était transformée en salle de conférence, moyennant force manipulation de sièges, mais le succès public était assuré, surtout lorsqu'il s'agissait d'invités prestigieux.

L'arrivée en 1993 d'une nouvelle responsable, non-bibliothécaire mais ayant une longue expérience de l'action culturelle, a donné un second souffle

aux activités d'animations. Il fallait avant tout simplifier l'utilisation de la salle, jouer plutôt sur la convivialité du lieu, pouvoir répondre aux très nombreuses sollicitations du milieu associatif, de l'université, d'artistes, à la recherche d'un lieu d'échange et d'expression en plein centre ville. L'idée du café littéraire s'est très vite imposée.

Un certain nombre de conditions devaient être mises en œuvre préalablement pour assurer le succès de ce projet. Si la localisation était idéale, il restait à modifier l'ambiance de cette salle équipée en mobilier traditionnel de bibliothèques. Chauffeuses usagées et tables en laminé blanc ont été remplacées par des guéridons en marbre et des chaises de bistrot. Un lampadaire, un portemanteau, une glace ont complété le décor. La Caisse d'Épargne des Alpes a sponsorisé l'opération à hauteur de 18 000 francs.

Cette nouvelle ambiance convient parfaitement à la fonction salle de presse que garde cet espace en période d'ouverture normale au public. Des accrochages renouvelés périodiquement en font un lieu vivant où il est agréable de lire un quotidien, de feuilleter une revue, de faire une pause en venant s'approvisionner à la bibliothèque.

En fin de journée, à 18 heures 30, le décor se précise, éclairages, instruments de musique, boissons parfois, viennent affirmer sa vocation. Auteurs, artistes, comédiens chargés des lectures, musiciens invitent

le public installé librement autour des tables bistrot à découvrir une œuvre, un genre littéraire à travers différentes formes d'expression. Le dialogue s'instaure entre les intervenants puis progressivement avec le public.

Si la formule reste identique, chaque café littéraire est unique par les rencontres qu'il propose. Pour être plus concret, donnons quelques exemples de cette diversité rendue possible par les nombreux partenariats que nous entretenons sur la ville. Notre premier café littéraire s'est organisé autour d'un hommage à Arthur Rimbaud suite à un voyage d'écrivains et de plasticiens partis sur les traces du poète jusqu'au Yémen, en passant par Chypre et l'Égypte, organisé par le CREARC (Centre création recherche et culture).

Au cours de cette soirée les écrivains ont échangé leurs impressions de voyage, des comédiens nous ont lu des lettres d'Arthur et d'Isabelle Rimbaud écrites lors du séjour du poète en Abyssinie. Une plasticienne avait accroché sur les murs de la petite salle d'exposition adjacente des sculptures et des peintures particulièrement lumineuses réalisées au cours de ce voyage. Le récit et les lectures ont été ponctués par des pauses musicales arabes, andalouses avec luth et viole. La « Caravane Rimbaud » nous a invité à un formidable voyage en buvant du thé et du carcadet venus d'Égypte.

Fort de ce succès, nous avons enchaîné avec un autre café littéraire intitulé « Des pas dans la ville » avec cette fois la complicité d'une troupe de théâtre, « Les Inachevés », dirigée par Moïse Touré et avec la participation d'un éditeur, Paroles d'Aube, qui s'était engagé à publier une vingtaine de textes d'auteurs sur la ville dans sa revue *Aube Magazine*. Nous avons demandé à des professeurs de quatrième et de troisième de faire travailler leurs élèves en atelier d'écriture sur le thème de la poésie urbaine. Au cours de la soirée, auteurs et élèves ont présenté

leurs textes avec le soutien de comédiens, sur un fond de chansons de rue et d'orgue de barbarie. Un aquarelliste, deux photographes et un sculpteur ont été également sollicités pour nous proposer leurs visions subjectives de la ville.

Si les axes de programmation sont relativement précis – hommage à des auteurs : Arthur Rimbaud, Charles Ramuz, Jean-Marie Koltès, Louis Calaferte, Henri Michaux..., débat sur des genres littéraires : la poésie, le roman et controverses sur la littérature : le roman n'a jamais dis-

paru... – nous sommes souvent conduits à saisir des opportunités liées à l'actualité culturelle locale pour arrêter précisément cette programmation.

Une bonne communication assurée par une annonce dans le journal mensuel des bibliothèques, *Les Rendez-vous*, tiré à 7 000 exemplaires, la diffusion de tracts ciblés sur le café littéraire et relayée par nos partenaires, nous permet de compter sur une fréquentation de 80 à 100 personnes par soirée. La fidélisation de ce public se précise de plus en plus, l'intérêt des rencontres, la convivialité du lieu et l'ambiance qui y règne y contribuant largement.

La bibliothèque a ainsi placé le livre, la lecture et la littérature comme objets de rencontre et de débat au cœur de la ville, en retrouvant la liberté de ton et la convivialité du café.

Commençant de vivre à la fin des années quarante dans une province que la guerre avait seulement effleurée, je ne voyais autour de moi que des images de dépossession, que la grande pauvreté spirituelle d'une classe privée de ses anciennes valeurs (connaissance de la terre et des saisons, pratiques religieuses, rites) et qui n'avait pas eu les moyens ni l'occasion de s'en forger d'autres. Le refuge était dans les livres : là était le monde, le vrai monde, non pas celui des grandes actions ou des sentiments nobles, mais un monde vivant, illuminé par la pensée. Pour qui n'a autour de soi que l'exemple de vies sans horizon, il n'est pas étonnant que le seul horizon se fût trouvé dans les livres. Dans les moments d'intense tristesse que l'enfance seule connaît, quand je redoutais que « la vie » ne soit en effet rien d'autre que l'image désabusée qu'en donne la conversation des adultes, il me semblait que les livres édifiaient derrière leur rempart de silence un lieu abrité, un retrait où s'évanouissait l'oppressante vision d'un monde clos. Élevée au milieu de livres de classe, dans une maison silencieuse entourée de jardins eux-mêmes refermés par de hauts murs, j'avais pris l'habitude que les livres y creusent un puissant appel d'air, y dressent leur verticalité, m'impriment un puissant appel vers le haut, me communiquent leur élan. Qu'est-ce qu'un enfant sait de « la vraie vie » ? Rien, mais quelque part en lui se sont déjà forgés, au contact des livres, le pressentiment d'une existence moins vaine, l'espérance d'une parole plus vraie, la certitude qu'un accomplissement est possible : tout cela était dans les livres. Si vague qu'en fût la notion, la « vraie vie » s'y était réfugiée.

Dans sa nudité, l'appel aux livres avait quelque chose de farouche, d'unique et de solitaire dont je n'ai jamais perdu l'image ni le désir. Je ne savais rien de ce qu'est « la culture », la musique, la conversation, les arts, la peinture et les musées, les belles villes architecturées où le passé anime silencieusement les rues en pente douce et les places ombrées. Le goût puissant que j'avais des livres et de la littérature n'était pas l'amour du beau ou du rêve : il était né du besoin de survivre, de ne pas succomber à la torpeur, à l'ennui, à la mort.

Le Don des morts : sur la littérature / Danièle Sallenave. Gallimard, 1991, pp. 53-54